

Z O Y Â P I R Z Â D

C'EST MOI
QUI ÉTEINS
LES LUMIÈRES

Roman

Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaj

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Titre original : *Cheragh-ha ra man khamush mikonam*

*Cette histoire n'est pas réelle. Les personnages et les événements sont purement fictifs.
Si l'époque est plus ou moins repérable, certains lieux ont été modifiés.*

*Le traducteur remercie ses amis Żyâ Pirzâd et Amir Moghani
pour leurs lectures attentives du texte français.*

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du Livre.

*C'est moi qui éteins les lumières
a été publié sur le conseil de Patrick de Sinety.*

© All rights reserved.

*Authorized translation from the Persian edition published
by Nashr-e Markaz Publishing Company, Tehran, Iran.*

© Zulma, 2011, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Pour Shasha et Shervin

*Je remercie Shahin Lotfollahi, Mahjabin
Homayounpour, Minou Vasefi et surtout Armen
Khatchatourian et Tanaz Vasefi pour m'avoir
raconté l'Abadan de jadis.*

Zoyâ Pirzâd

J'entendis freiner le car scolaire, puis grincer le portillon métallique de la cour. Des bruits de pas dans l'allée, au milieu de la pelouse : inutile de consulter la pendule, il est quatre heures et quart de l'après-midi.

La porte d'entrée s'ouvrit. Je m'essuyai les mains à mon tablier. « On enlève sa blouse, on se lave les mains et la figure, on ne jette pas son cartable dans le couloir ! » Je glissai une boîte de mouchoirs en papier au centre de la table, puis, bifurquant vers le réfrigérateur pour y prendre le lait, je constatai qu'ils étaient quatre, debout dans l'encadrement de la porte de la cuisine. « Bonjour ! Vous ne m'aviez pas annoncé de visite ! Pendant que vous enlevez vos blouses, je prépare le goûter de votre amie. » Dieu merci, ils n'en avaient amené qu'une. J'observai la fillette qui dansait d'un pied sur l'autre entre Armineh et Arsineh. Elle était plus grande que les jumelles. Entre les deux visages aux joues rouges et replètes, le sien paraissait pâle et maigrichon. Armen se tenait légèrement en retrait ; il regardait les longs cheveux de la fillette en mâchant son chewing-gum. Sa chemise blanche sortait du pantalon, les trois boutons du haut défaits. Comme d'habitude, il avait dû se bagarrer. Je mis un

quatrième couvert en me disant, pourvu que je ne sois pas encore convoquée à l'école.

Armineh se dressa sur la pointe des pieds et posa une main sur l'épaule de la fillette. « On a fait connaissance avec Émilie dans l'autobus. »

Arsineh caressa les cheveux d'Émilie. « Ils viennent tout juste d'emménager au G4. »

Je pris un autre petit pain dans la corbeille. Comment n'avais-je pas remarqué ce déménagement ? Le pavillon G4 était en face du nôtre, de l'autre côté de la rue.

Armineh me coupa dans mes réflexions : « Ils ont emménagé hier.

— Pendant qu'on était au club », ajouta Arsineh.

Elles se retournèrent ensemble vers la fillette. Comme d'habitude, la poche de la blouse d'Armineh était déchirée. « Avant, le G4, c'était la maison de Sophie. »

Nul besoin de regarder pour savoir que la poche de la blouse d'Arsineh était déchirée elle aussi. « La maman de Sophie, c'est Tante Nina. »

Le col blanc d'Armineh était dégrafé. « Oncle Garnik, c'est le père de Sophie. » Arsineh dégrafa son col. « Ce qu'il peut être amusant ! Pas vrai Armineh ?

— Il nous fait mourir de rire ! » répondit Armineh en secouant la tête énergiquement.

Je déboutonnai le col de leur chemisier tout en observant la fillette qui ne prêtait guère attention aux jumelles. Elle regardait partout d'un air furtif, les

mains croisées dans le dos. Ses lèvres étaient d'un rose vif, comme si elle s'était mis du rouge à lèvres. Je coupai en deux le quatrième petit pain en répétant : « On se lave les mains *et* la figure. »

Quand les enfants furent sortis, mon mauvais côté commença à me torturer. Qu'est-ce que cette fillette peut bien regarder comme ça ? La saleté ? La cuisine lui paraît-elle laide, ou bizarre ? Mon bon côté reprit vite le dessus : ta cuisine est peut-être en désordre, mais sale, certainement pas ! Et puis l'opinion d'une petite fille, ça ne compte pas vraiment.

Après avoir mis le fromage sur le beurre, je posai le sandwich sur la quatrième assiette en promenant mon regard sur les fleurs séchées, les pots de faïence des étagères, les guirlandes de piments rouges, les tresses d'ail qui pendaient au mur. Mon bon côté me rassura : on ne voit rien de tout ça dans les autres cuisines, il n'y a que dans la tienne. Toi, tu y tiens beaucoup. Ta mère, ta sœur et tes amies ont beau se moquer de toi en prétendant que la cuisine de Clarisse est une vraie cabane de sorcière tout droit sortie du conte de Hansel et Gretel, tu ne changeras pas ton style à cause du qu'en-dira-t-on ; tu ne vas pas déprimer pour si peu ; il ne faut pas... J'aperçus le pot de fleurs sur le rebord de la fenêtre : il fallait changer la terre.

Armen revint à la cuisine avant les filles : il s'était lavé les mains et la figure, il avait mouillé ses cheveux pour les plaquer, une mèche pendait sur son front, il avait passé sa chemise noire préférée, celle avec le

motif de bélier aux longues cornes. Mes conseils répétés semblaient avoir porté leurs fruits. Mon fils de quinze ans apprenait enfin à se tenir propre ! Il fallait absolument que ma mère voie ça !

Je lui versai un verre de lait. « J'aimerais bien que Nanny te voie !

— Qu'elle voie quoi ? » répondit-il en prenant le verre.

Je m'assis en face de lui, les mains sous le menton. « Que son petit-fils se coiffe et s'habille, et pas uniquement pour aller au club ou chez les autres ; qu'il est devenu obéissant et impeccable même à la maison ! » J'esquissai un geste pour lui caresser la joue mais il retira brusquement la tête. « Ne fais pas ça ! Tu me décoiffes ! » Ma main resta un instant en suspens. Je pris la salière sur la table pour me donner une contenance.

Arsineh et Armineh arrivaient en tenant Émilie par la main. « Viens, n'aie pas peur, viens donc ! »

Émilie me regarda. Ses yeux brillaient comme deux grosses billes noires. « Entre, Émilie ! » lui dis-je en souriant. Armen se leva de table pour lui offrir une chaise. J'en étais bouche bée ; cela n'avait jamais fait partie du programme !

Armineh et Arsineh se parlaient comme toujours en se complétant l'une l'autre : « Émilie est arrivée à Abadan avec son père et sa grand-mère. On aimerait bien avoir des cheveux aussi lisses qu'elle.

— Émilie a trois ans de plus que nous.

— Avant, elle allait à l'école à Masjed-Soleyman.

— Émilie est allée à l'école à Londres.

— Et puis à Caculta.

— Pas Caculta, espèce d'idiote ! Calcutta », dit Armen en riant.

Les jumelles firent semblant de ne pas entendre :

« Maman, tu as vu comme les mains d'Émilie sont blanches ?

— Comme celles de Raiponce. »

Armen pouffa de rire, tout en surveillant Émilie du coin de l'œil. Cette fois, les jumelles se fâchèrent. Mais avant que la dispute n'éclate, j'expliquai que Raiponce était la poupée d'Arsineh.

« On le lui a déjà dit dans l'autobus », coupa Armineh qui me tendit son verre vide après avoir avalé sa dernière gorgée de lait.

Arsineh mordit dans son sandwich et ajouta, la bouche pleine : « C'est pour ça qu'elle est venue... »

— Pour jeter un coup d'œil à la petite Raiponce ; du lait s'il te plaît ! »

Pendant que je lui versais son lait, je dis à Armineh : « On ne parle pas la bouche pleine ! »

Armineh but une gorgée. « Sans quoi, Émilie n'est pas du genre à venir chez les autres si on ne l'a pas invitée... »

— Et puis elle se ferait gronder par sa grand-mère... »

Elles regardèrent toutes les deux Émilie. « Oh ! » s'écrièrent-elles en même temps. Armineh avait une

écume blanche autour de la bouche.

Je pris un mouchoir en papier dans la boîte : « Tiens, essuie-toi les lèvres. » Je me tournai vers Émilie : « Tu as bien prévenu ta grand-mère au moins?... »

Le bruit de la sonnette la fit sursauter.

J'entendis sonner à nouveau dans l'entrée. J'en-jambai les cartables pour aller ouvrir.

Là où j'attendais un visage, je ne vis personne. Je dus franchement baisser la tête pour l'apercevoir. Elle était petite, vraiment petite. Elle devait m'arriver à la taille. Elle portait une sorte de blouse à fleurs ; sa taille était prise dans un châle noir. Autour du cou, trois rangs de perles. Une grenouille coassait sur la pelouse tandis que la petite femme s'était presque mise à crier : « Émilie est-elle chez vous ? »

Je fus un peu saisie. « Ah ! Ces enfants, dis-je, ils n'écoutent jamais ce qu'on leur dit.

— Elle n'est donc pas ici ? reprit-elle les doigts crispés sur son collier.

— Si ! Elle est là, dis-je alors qu'elle s'apprêtait à repartir. Je viens juste de me rendre compte qu'elle était venue sans prévenir. Vous avez dû vous faire du souci !

— C'est une petite sottise ! dit-elle, lâchant son collier et fermant les yeux.

— Je comprends. À votre place, j'aurais été aussi inquiète que vous. Mais entrez donc ! »

Elle rouvrit les yeux, releva la tête et me regarda

fixement, comme si elle venait de s'apercevoir de ma présence. Puis, d'une main nerveuse, elle rajusta son chignon : « Excusez-moi, cette petite sottise me fait perdre la tête. » Je remarquai qu'elle avait des cheveux complètement blancs. « Elmira Simonian, dit-elle en me tendant la main. La grand-mère d'Émilie. »

La grenouille invisible poussa un deuxième cri. Cette fois-ci, une autre lui répondit plus bruyamment encore. J'étais embarrassée. Était-ce l'extrême petite taille de la vieille dame ? Ou le collier de perles à quatre heures de l'après-midi ? Ou encore le châle de laine par ces chaleurs ? Peut-être aussi le ton très protocolaire. Ou tout simplement les coassements de ces maudites grenouilles. Je ne m'étais pas encore habituée à leurs mines et à leurs cris, même au bout de toutes ces années passées à Abadan. Je lui tendis la main, après l'avoir essuyée à mon tablier : « Clarisse Ayvazian. » Pourquoi m'étais-je mise à parler comme cet être minuscule ?

Elle me serra la main si fort que mon alliance m'écrasa les doigts. « Les Ayvazian de Jolfa¹ ? » me demanda-t-elle en plissant les yeux. Autour de ses yeux, des rides traçaient des lignes égales, comme si on les avait hachurées avec application. « Pourquoi ne mets-tu pas ton alliance à l'annulaire gauche comme tout le monde ? » me répétait ma mère.

1. Quartier arménien d'Ispahan.

« Ayvazian est le nom de famille de mon époux, répondez-moi. Les Ayvazian de Tabriz. Ma mère est née à Ispahan ; Archalous Veskanian, vous la connaissez ? » Ma sœur se moquait toujours de moi : « Comment les gens ne comprennent-ils pas que Dame Clarisse n'est pas une femme comme les autres ? ! »

D'une main, elle rajusta sa coiffure. « Si je savais son petit nom, je la situerais probablement. Il y a longtemps que je n'ai pas été à Jolfa. »

Je répondis dans le vague. En général les surnoms que les Arméniens de Jolfa se donnent ne sont pas très gentils. Mon grand-père était surnommé Misak-Grande-Gueule. Je n'avais aucune envie que cela se répande. Fort heureusement, ma petite voisine ne semblait pas particulièrement attendre de réponse. Elle trépignait d'impatience : « Appelez Émilie, s'il vous plaît, je n'ai pas que ça à faire.

— Entrez, je vous prie, lui dis-je en m'effaçant. Elle est en train de goûter avec les enfants.

— Elle goûte ? » s'écria-t-elle en se retournant, les doigts à nouveau crispés sur le collier de perles.

Cette fois, je n'entendis aucune grenouille, ce qui ne m'empêchait pas d'être très gênée quand même. « Je leur ai préparé un sandwich avec du beurre et du fromage accompagné d'un verre de lait. » Pourquoi fallait-il que je me justifie ?

Elle baissa les yeux tout en observant ma petite croix en pendentif. « Elle n'aime pas le fromage. Il lui

faut du lait chaud ; avec deux cuillerées de miel ! » s'exclama-t-elle.

J'eus comme le sentiment d'avoir administré le mauvais remède à un malade. Avant que j'aie eu le temps de dire ouf, elle entra, fit trois bonds pour éviter les cartables et atteignit la cuisine. Je la suivis en repoussant les cartables du pied.

Émilie était appuyée contre le mur. La pression de son corps gracile froissait la gravure de Sayat Nova. Le poète semblait tourner la tête vers Émilie ; comme si elle était la belle Güzel de la chanson. La grand-mère se mit carrément à hurler : « Si je ne t'avais pas aperçue par la fenêtre, il m'aurait encore fallu faire le tour de la ville pour te courir après ! »

Les jumelles la regardaient bouche bée. Armen fixa la petite femme d'un air goguenard. Je crus qu'il allait éclater de rire. Pour détourner son attention et me donner une contenance, je dis à Émilie : « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu n'aimais ni le fromage ni le lait froid ? » Tous les yeux fixèrent le verre et l'assiette vides ! J'adressai un regard gêné à la grand-mère : « Ah ! Ces enfants, quand ils sont entre eux... »

Sans la moindre attention à ce que je disais, elle se jeta sur Émilie. « Avance ! » L'enfant sortit de la cuisine en courant comme un lapin fuyant devant le chasseur.

Je refermai la porte en les observant à travers le voile. Quand elles furent arrivées au bout de l'allée, de l'autre côté du massif de delphiniums, la grand-mère leva la main pour administrer une gifle

retentissante à sa petite-fille. J'arrangeai les plis du voile. En longeant l'entrée, j'espérai que les enfants n'avaient pas vu leur petite camarade recevoir sa correction.

Dans la cuisine, Armineh était debout sur une chaise, le ventre en avant, criant à Arsineh : « Avance ! » sous les éclats de rire des deux autres. Je ne pus m'empêcher de rire moi aussi. Armineh n'était guère plus petite que madame Simonian et son imitation était géniale, comme d'habitude.